



2007-2008

Université Paris X Nanterre
Service d'enseignement À distance
Bâtiment E - 2ème étage
200, Avenue de la République
92001 NANTERRE CEDEX
Tel : 01.40.97.76.18

Envoi du 15-10-2007

Nombre de pages : 15

Matière : PHILOSOPHIE L3
E.C. : LLPHI513

Philosophie moderne 3

Vérité et liberté chez Descartes

M. FAYE Emmanuel

Première partie de cours

1 devoir :

- Devoir facultatif n° 1 à remettre le 20 décembre 2007 - Sujet p. 15 du photocopié.

Nom et adresse du correcteur :

FAYE Emmanuel
66, rue Joseph de Maistre
75018 Paris

Rappels :

· L'étiquette figurant sur votre enveloppe d'expédition mentionne uniquement les E.C. qui font l'objet d'un envoi. Merci de vérifier que ces E.C. correspondent bien à ceux notés sur votre formulaire d'inscription pédagogique. Si tel n'était pas le cas, merci de nous en informer dans les plus brefs délais.

· Devoirs : Pour être corrigés, vos devoirs doivent impérativement être en conformité avec les instructions de la note concernant les devoirs : format des copies, délais d'envoi, transmission directe à l'enseignant correcteur. Les devoirs sont à renvoyer en pli ordinaire (les plis recommandés ou insuffisamment affranchis ne seront pas retirés auprès des bureaux de poste).

Descartes et la vérité

(Première livraison du cours LLPHI513)

Introduction générale

Ce cours sur *Descartes et la vérité* se veut à la fois de philosophie générale et d'histoire de la philosophie. Il s'agit de mener conjointement une réflexion sur la notion de vérité et d'étudier la façon dont la vérité est pensée dans la philosophie de Descartes.

Nous pouvons partir d'une question générale : y a-t-il une historicité de la vérité ? Une possible mutation dans la compréhension de la vérité selon les époques ? On trouve par exemple une conception de cet ordre chez Heidegger. Chez les premiers Grecs, la vérité aurait été conçue comme « dévoilement » (*aletheia*). Puis, au moyen âge latin, se serait imposée une autre conception, celle de la vérité comme adéquation entre l'intellect et la chose (*adaequatio intellectus et rei*). Enfin, à l'époque moderne, l'on aurait assisté avec Descartes à la mutation de la vérité en certitude.

Cette conception heideggérienne de l'histoire de la vérité pose plusieurs problèmes. L'un d'entre eux concerne Descartes lui-même. Certes, il met l'accent sur l'évidence et sur la certitude. Mais une autre dimension de sa pensée est complètement négligée, non seulement par Heidegger, mais aussi, en général, par les différents commentateurs, à savoir l'accent mis par Descartes sur la *recherche de la vérité*. Il emploie maintes fois cette expression, tout particulièrement dans le titre de deux ouvrages inachevés : un traité en latin, les *Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit dans la recherche de la vérité*, et un dialogue en français, *La recherche de la vérité par la lumière naturelle*. En réalité, comme nous allons le voir, ce titre est beaucoup plus long.

Cet accent mis sur la recherche a quelque chose de révolutionnaire. Il exprime une rupture avec le mode de philosopher en vigueur dans les écoles, où

l'accent est mis au contraire sur une tradition à transmettre. Cela va si loin que Descartes écarte comme inutile la philosophie reçue. Voici en effet le titre complet de la *Recherche de la vérité* :

La recherche de la vérité par la lumière naturelle qui toute pure, et sans emprunter le secours de la religion ni de la philosophie, détermine les opinions que doit avoir un honnête homme, touchant toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée, et pénétre jusque dans les secrets des plus curieuses sciences.

Il ne s'agit pas d'une récusation définitive de toute philosophie. Dans ses derniers ouvrages, au contraire (voir par exemple la lettre qui sert de préface à la traduction française des *Principes de la philosophie*), Descartes met en valeur l'importance vitale de la philosophie, aussi essentielle à l'entendement que la vue l'est au corps. Par philosophie, il faut donc entendre celle qui jusqu'à présent a été reçue dans les écoles, bref, la scolastique. Par scolastique, il faut entendre un corps de doctrines faisant autorité, d'autant plus intangible qu'une part de ce qui est enseigné est rattaché à la théologie, où c'est l'autorité qui prévaut. Il en est ainsi par exemple en physique et en cosmologie : en physique, la conception aristotélicienne de la relation entre la substance corporelle et ses accidents est utilisée dans l'explication de la transsubstantiation du pain en corps du Christ dans l'eucharistie, de sorte que remettre en question cette physique apparaît comme une remise en cause du dogme de la transsubstantiation. Et en cosmologie, le géocentrisme fait autorité en tant qu'il exprime le caractère central de l'homme dans la création. D'où la condamnation de Galilée en 1633, qui heurtera si profondément Descartes.

C'est pourquoi l'accent mis par Descartes sur la recherche de la vérité est indissociable de sa volonté de distinguer nettement la connaissance naturelle et

la révélation, c'est-à-dire la philosophie et la théologie. Si dans la théologie l'autorité prévaut, dans la connaissance naturelle, seule l'évidence a cours.

Cela implique une révolution dans la conception de la raison. La raison est autre chose que le seul raisonnement et la méthode à suivre dans la recherche de la vérité ne se confond pas avec le syllogisme dialectique ou probable, qui permet de tirer la conséquence de deux propositions, mais ne nous assure pas de la vérité de ces propositions ou prémisses. Bref, si le syllogisme est utile pour transmettre une vérité déjà connue, il ne constitue pas une méthode pour découvrir des vérités nouvelles. Dans la recherche de la vérité, il faut une autre méthode que le syllogisme. D'où les critiques à l'égard de la logique de l'école, qui se multiplient dans les *Regulæ*.

La remise en question cartésienne est si profonde et si complète qu'elle se manifeste dans tous les domaines : aussi bien la méthode que la métaphysique, la physique et les différentes sciences. Aucune discipline particulière ne saurait donc complètement la représenter. Certes, on a souvent considéré que l'expression la plus aboutie de la pensée cartésienne se trouvait dans la métaphysique des *Méditations*. Mais c'est oublier que les *Méditations* ne contiennent pas seulement une métaphysique. Descartes laisse en effet entendre, dans une lettre à Mersenne du 11 novembre 1640, que le propos des *Méditations*, en tant qu'il « ne traite pas seulement de Dieu et de l'âme, mais en général de toutes les premières choses qu'on peut connaître en philosophant par ordre », est plus général encore que la seule métaphysique.

C'est pourquoi il est si instructif de prendre connaissance de l'ensemble des écrits dans lesquels Descartes a exprimé sa pensée. Une attention particulière doit être portée aux écrits de jeunesse, lorsque Descartes déploie sa pensée dans ses dimensions les plus amples, avant que les combats, les obstacles, la maturité ne l'obligent à condenser sa pensée dans des formes acceptables pour son temps. Les *Règles pour la direction de l'esprit* constituent un tel ouvrage de jeunesse. En est-il de même pour la *Recherche de la vérité* ? La datation de ce dialogue

inachevé a donné lieu à bien des conjectures. Nous examinerons donc de près cette question. Si l'on se limite pour l'instant à l'examen du titre, on constate qu'il correspond à l'état d'esprit du jeune Descartes, celui dont on trouve encore des traces au début du *Discours de la méthode*. Le mot philosophie désigne alors la philosophie reçue dans les écoles. Il n'est donc pas encore valorisé, à la différence, comme nous l'avons dit, des écrits des années 1640, où Descartes peut opposer à la scolastique une philosophie nouvelle, celle qu'il a lui-même constituée. Nous pensons donc, sans proposer pour l'instant de date particulière, que la *Recherche de la vérité* correspond, au moins dans son projet et dans son titre, à un écrit de jeunesse.

Précisons que la *Recherche de la vérité* a été écrite par Descartes en français et publiée seulement après sa mort, d'abord dans une traduction flamande en 1684, puis dans une traduction latine en 1701. C'est en 1906 seulement qu'un jeune chercheur a retrouvé dans les papiers de Leibniz une copie manuscrite du début du dialogue en français.

L'essentiel de notre travail va consister dans l'étude de ce dialogue. Cependant, cette étude présuppose une bonne connaissance des autres ouvrages de Descartes, à commencer par les *Regulae* et les *Méditations* (mais aussi, bien entendu, le *Discours de la méthode* et le livre I des *Principes de la philosophie*). Pour notre propos, il est indispensable d'avoir présentes à l'esprit au moins les dix premières des *Regulae* ainsi que les deux premières *Méditations*.

Par ailleurs, comme nous l'avons laissé entendre, nous entendons lire Descartes dans un esprit de philosophie générale. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas seulement ce que Descartes a pensé, mais aussi, à cette occasion, ce que cette étude nous apprend sur la philosophie comme telle ainsi que sur l'homme, ses facultés et sa capacité à connaître la vrai. Il sera donc nécessaire d'évoquer également d'autres auteurs du siècle de Descartes comme Pascal ou Malebranche.

Précisions bibliographiques

Ce cours suppose une lecture attentive et une connaissance approfondie des dix premières *Règles pour la direction de l'esprit* et des quatre premières *Méditations métaphysiques*.

Pour les *Règles pour la direction de l'esprit*, nous recommandons l'édition au Livre de poche.

Pour les *Méditations métaphysiques*, nous recommandons l'édition parue en Garnier Flammarion.

Ces deux ouvrages devront être apportés par les étudiants qui auront à passer l'oral.

Pour la *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*, il n'existe pas actuellement d'édition de poche disponible. Nous nous reportons par conséquent au texte publié dans la collection de la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard), aux p.879-901 et nous donnons en annexe à cette première livraison du cours le texte du Prologue. Le texte de la Pléiade donne le français de Descartes pour le début du dialogue, et la traduction française de la traduction latine parue en 1701 pour la suite du dialogue dont l'original en français est perdu. Pour lire la *Recherche de la vérité*, nous vous recommandons par conséquent de lire en bibliothèque le texte donné dans la Pléiade. Une version du dialogue est également accessible sur internet (chercher dans Wikisources). Malheureusement, il s'agit de la traduction française de l'édition Victor Cousin du XIXème siècle, antérieure à la découverte du texte original du début du dialogue.

Pour une présentation d'ensemble de la métaphysique cartésienne, nous recommandons la lecture en bibliothèque de l'ouvrage de Henri Gouhier, *La pensée métaphysique de Descartes*, Librairie philosophique J. Vrin.

Sur le rapport de la philosophie de Descartes à la pensée humaniste de la Renaissance en France, on peut se rapporter à notre ouvrage *Philosophie et perfection de l'homme. De la Renaissance à Descartes*, Vrin, 1998.

1. Etude générale du dialogue

Plan du dialogue

p.879-881 (en Pléiade) : Prologue et présentation des trois protagonistes Eudoxe, Poliandre et Epistémon.

p.882-887 : I. Dialogue entre Eudoxe et Epistémon sur la connaissance humaine, la curiosité et la satisfaction.

p.888-891 : II. Dialogue entre Eudoxe et Poliandre sur la nécessité de démolir et reconstruire les fondements. [p.891 : fin de la partie du manuscrit pour laquelle nous disposons du texte français original de Descartes].

p.892-897 : III. Dialogue entre Eudoxe et Poliandre : découverte du *cogito*, récusation de la définition scolaire de l'homme et de l'arbre de Porphyre.

p.897-901 : Controverse entre Eudoxe et Epistémon sur la définition des notions premières et l'utilité du doute.

Etude du titre et du prologue

Le titre :

Il s'agit d'un projet général et non pas disciplinaire. On ne peut classer le prologue ni dans la logique, ni dans la métaphysique. Pas même dans la philosophie reçue. Descartes ne s'adresse pas au spécialiste, mais à l'honnête homme. Ce fait est capital. Il faut bien prendre conscience de tout ce qu'il signifie. En effet, toute spécialité est une limitation qui tend à nous faire perdre de vue le général. Descartes s'adresse virtuellement à tout homme en tant qu'il peut faire usage de la lumière naturelle de son esprit. Il y a, au fondement de ce projet, la conviction que c'est l'esprit humain qui éclaire toute chose. C'est la vérité énoncée dans le commentaire de la première des *Règles pour la direction de l'esprit* : « Toutes les sciences ne sont rien d'autre que la sagesse humaine, qui demeure toujours une et identique à elle-même, aussi différents que soient les sujets auxquels elle s'applique, et ne reçoit pas d'eux plus de diversité que la

lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire ». Le refus de la trop grande spécialisation en découle : « Il n'y a pas lieu de contenir l'esprit en quelque borne que ce soit. [...] Si quelqu'un veut sérieusement rechercher la vérité, il ne doit donc pas choisir l'étude de quelque science particulière, car elles sont toutes unies entre elles et dépendent les unes des autres. Mais il ne doit songer qu'à accroître la lumière naturelle de sa raison, non pour résoudre telle ou elle difficulté d'école, mais pour qu'en chaque occasion de la vie son entendement montre à sa volonté ce qu'il faut faire. »

Cet appel à l'honnête homme se trouve avant Descartes chez Montaigne et Charron, et après lui chez Pascal. Nous sommes à une époque où la pensée philosophique, en France, se reconstitue, pour l'essentiel, hors de l'université et de l'institution scolaire.

Le titre exprime en outre la confiance de Descartes dans les capacités de la lumière naturelle : c'est toute pure et sans secours extérieur que la lumière naturelle permet de rechercher la vérité. Cela contraste radicalement avec ce que Thomas d'Aquin affirme au début de la *Somme théologique*, Question I, article 1, lorsqu'il soutient que la raison naturelle a impérativement besoin d'être guidée et éclairée par la révélation..

En outre, la visée générale du propos est bien exprimée : il est question de « toutes les choses qui peuvent occuper [la] pensée » d'un honnête homme, c'est-à-dire, comme dans le commentaire de la règle 1, tout à la fois les problèmes théoriques et les questions pratiques. Nous sommes en-deçà de la séparation entre les différentes disciplines (logique, morale, physique, métaphysique, etc).

Sur les « secrets des plus curieuses sciences » : c'est une réponse à une déviation de l'esprit, très développée à l'époque de la Renaissance, qui préfère s'enquérir des choses occultes plutôt que d'étudier les choses les plus simples et les plus claires. Nous verrons dans la première partie du dialogue, chez Epistémon, les effets de cette curiosité devenue insatiable et que Descartes

apparente à une maladie de l'esprit. En outre, il a l'ambition d'expliquer par des raisons naturelles les effets merveilleux que l'on attribue à la magie. Il entrevoit une connaissance de la nature qui ferait l'économie de toutes les qualités occultes. C'est ce qu'il mettra en œuvre dans les essais sur les *Météores* et sur la *Dioptrique*, qui feront suite en 1637 au *Discours de la méthode*.

Le prologue

§ 1 Descartes commence par souligner les limites de ce qui peut être enseigné dans les écoles et la dimension pratique et morale de l'honnêteté : « pratiquer les bonnes actions » qui devrait se fonder non pas sur un enseignement scolaire, mais sur la raison humaine. Le problème, c'est que la raison intervient trop tard, une fois que « la faiblesse des sens et l'autorité des précepteurs » ont introduit dans l'esprit « une infinité de fausses pensées ». Comment se défaire des « mauvaises doctrines » qui ont envahi l'imagination ? C'est là un thème fondateur de la pensée cartésienne, que l'on trouve également dans tous ses ouvrages.

Le paragraphe se conclut sur des formulations qui traduisent l'idéal de Descartes et qui sont très proches de ce qu'il exprime dans une lettre de mars 1636. Il n'est pas question de constituer une philosophie première, comme dans les *Méditations*, mais de « jeter les premiers fondements d'une science solide » et d'« élever notre connaissance jusques au plus haut degré qu'elle puisse atteindre », ce qui consonne fortement avec le dessein énoncé à Mersenne en mars 1636 et qui devait servir de titre au futur *Discours de la méthode : le Projet d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie où les plus curieuses matières que l'auteur ait pu choisir pour rendre preuve de la Science universelle qu'il propos sont expliqués en telle sorte que ceux même qui n'ont point étudié les peuvent entendre*. Notons également d'autres points communs : l'évocation des « plus curieuses matières » et le souci de s'adresser à tous ceux

qui n'ont pas été formés dans les écoles. Sans trop nous attarder pour l'instant sur le problème de datation, nous pouvons penser qu'il s'agit, avec la *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*, d'un écrit composé dans un état d'esprit très proche de celui exprimé dans cette lettre de 1636.

Les paragraphes suivants du prologue vont dans le même sens. Le § 2 exprime la dimension à la fois universelle, car adressée virtuellement à tout homme, et socratique, car fondée dans la conscience de soi, du dessein cartésien : « ouvrir à un chacun les moyens de trouver en soi-même, et sans rien emprunter d'autrui, toute la science qui est nécessaire à la conduite de sa vie ». On trouve également l'idéal d'un savoir utile à la vie et non pas seulement fait pour l'école. Dans la sixième partie du *Discours de la méthode*, on retrouvera quelque chose de cet état d'esprit dans la distinction entre philosophie spéculative et philosophie pratique.

Tout cela suppose une conception de la science et de la voie pour y accéder qui est précisée au § 3. Descartes est ici très proche de ce qu'il exprime dans les *Règles pour la direction de l'esprit* : le thème de l'enchaînement des sciences entre elles est dans le commentaire de la règle I, et celui de la progression par degrés des connaissances les plus simples aux plus relevées se trouve exposé dans l'énoncé de la règle V.

Cependant, à la différence des *Regulae*, les mots « ordre » et « méthode » sont absents du prologue. Que faut-il en penser ? Descartes veut transmettre un grand *dessein*, non une méthode déjà constituée dont l'exposé couperait court à la maïeutique du dialogue. Si le mot « méthode » est absent, l'idée en est présente : Descartes parle de « voie » (§ 1), de « se conduire de degré en degré » (§3) et d'un « chemin » plus facile ». Et si nous anticipons sur la suite, Eudoxe parlera d'« établir un ordre que nous puissions garder jusques au bout » (p.885), et dans l'exposé d'ensemble sur l'« ordre des matières » qu'Eudoxe proposera à la demande de Poliandre, il emploiera le mot de « méthode » (p.886).

Prologue de *La recherche de la vérité par la lumière naturelle*

Un honnête homme n'est pas obligé d'avoir lu tous les livres, ni d'avoir appris soigneusement tout ce qui s'enseigne dans les écoles ; et même ce serait une espèce de défaut en son éducation, s'il avait trop employé de temps en l'exercice des lettres. Il a beaucoup d'autres choses à faire pendant sa vie, le cours de laquelle doit être si bien mesuré, qu'il lui en reste la meilleure partie pour pratiquer les bonnes actions, s'il n'apprenait rien que d'elle seule. Mais il est entré ignorant dans le monde, et la connaissance de son premier âge n'étant appuyée que sur la faiblesse des sens et sur l'autorité des précepteurs, il est presque impossible, que son imagination ne se trouve remplie d'une infinité de fausses pensées, avant que cette raison en puisse entreprendre la conduite : de sorte qu'il a besoin par après d'un très grand naturel, ou bien des instructions de quelque sage, tant pour se défaire des mauvaises doctrines dont il est préoccupé, que pour jeter les premiers fondements d'une science solide, et découvrir toutes les voies par où il puisse élever sa connaissance jusques au plus haut degré qu'elle puisse atteindre.

Lesquelles choses je me suis proposé d'enseigner en cet ouvrage, et de mettre en évidence les véritables richesses de nos âmes, ouvrant à un chacun les moyens de trouver en soi-même, et sans rien emprunter d'autrui, toute la science qui lui est nécessaire à la conduite de sa vie, et d'acquérir par après par son étude toutes les plus curieuses connaissances, que la raison des hommes est capable de posséder.

Mais, de peur que la grandeur de mon dessein ne remplisse d'abord vos esprits de tant d'étonnement, que la créance n'y puisse trouver place, je vous veux avertir que ce que j'entreprends n'est pas si malaisé qu'on se pourrait imaginer : car les connaissances qui ne surpassent point la portée de l'esprit humain, sont toutes enchaînées avec une liaison si merveilleuse, et se peuvent tirer les unes des autres par des conséquences si nécessaires, qu'il ne faut point

avoir beaucoup d'adresse et de capacité pour les trouver, pourvu qu'ayant commencé par les plus simples, on sache se conduire de degré en degré jusques aux plus relevées. Ce que je tâcherai de vous faire voir ici par une suite de raisons si claires et si communes, que chacun jugera que ce n'était que faute de jeter les yeux du bon côté, et d'arrêter sa pensée sur les mêmes considérations que j'ai fait, s'il ne remarquait pas les mêmes choses ; et que je ne mérite point plus de gloire de les avoir trouvées, que ferait un passant d'avoir rencontré par bonheur à ses pieds quelque riche trésor, que la diligence de plusieurs aurait inutilement cherché longtemps auparavant.

Et certes je m'étonne qu'entre tant de rares esprits, qui s'en fussent acquittés beaucoup mieux que moi, il ne se soit trouvé personne, qui se soit voulu donner la patience de les démêler, et qu'ils auraient presque tous imité ces voyageurs, lesquels, ayant laissé le grand chemin pour prendre la traverse, demeurent égarés entre des épines et des précipices.

Mais je ne veux point examiner ce que les autres ont su ou ignoré ; il me suffit de remarquer que, quand bien même toute la science qui se peut désirer, serait comprise dans les livres, si est-ce que ce qu'ils ont de bon est mêlé parmi tant de choses inutiles, et semé confusément dans un tas de si gros volumes, qu'il faudrait plus de temps pour les lire, que nous n'en avons pour demeurer en cette vie, et plus d'esprit pour choisir les choses utiles, que pour les inventer de soi-même.

Ce qui me fait espérer que vous serez bien aise de trouver ici un chemin plus facile, et que les vérités que je dirai ne laisseront pas d'être bien reçues, encore que je ne les emprunte point d'Aristote, ni de Platon ; mais qu'elles auront cours dans le monde ainsi que la monnaie, laquelle n'est pas de moindre valeur, quand elle sort de la bourse d'un paysan, que lorsqu'elle vient de l'épargne. Aussi me suis-je efforcé de les rendre également utiles à tous les hommes ; et pour cet effet, je n'ai point trouvé de style plus commode, que celui de ces conversations honnêtes, où chacun découvre familièrement à ses amis ce

qu'il a de meilleur en sa pensée, et sous les noms d'Eudoxe, de Poliandre et d'Epistémon, je suppose qu'un homme de médiocre esprit, mais duquel le jugement n'est perverti par aucune fausse créance, et qui possède toute la raison selon la pureté de sa nature, est visité, en une maison de campagne où il demeure, par deux des plus rares esprits et des plus curieux de ce siècle, l'un desquels n'a jamais étudié, et l'autre, au contraire, sait exactement tout ce qui se peut apprendre dans les écoles ; et que là, parmi d'autres discours, que je vous laisse à imaginer, aussi bien que la constitution du lieu et toutes les particularités qui s'y trouvent, desquelles je leur ferai souvent emprunter des exemples pour rendre leurs conceptions plus faciles, ils proposent ainsi l'argument de ce qu'ils doivent dire par après, jusques à la fin de ces deux livres.

Premier devoir facultatif

Nous proposons, pour ceux qui voudraient s'exercer avant Noël, un premier devoir facultatif à rendre impérativement avant la seconde livraison de ce cours, puisque nous proposerons la correction de ce premier devoir dans la suite du cours. Nous proposerons alors un autre devoir possible, qui remplacera celui-ci.

Etude comparative, méthodique et développée, de la *Recherche de la vérité* et de la *Méditation seconde* : vous préciserez les points communs et les différences majeures entre les deux textes, et vous dégagerez ce qui fait à cet égard l'originalité du dialogue, en dégagant son intérêt philosophique.

Le devoir sera à envoyer avant le 20 décembre 2007 à :

Monsieur Emmanuel Faye

66, rue Joseph de Maistre

75018 Paris

Par ailleurs, toute question peut nous être adressée à :

faye@u-paris10.fr